

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÄE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: La future Reine d'Espagne. - Hors de Combat, d'après M. J. A. Walker. - Un Tête-à-tête Scientifique, d'après M. H. S. Marks. - Infusoires dans un Morceau de Craie.

TEXTE: Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Causerie. L'Opinion. - Le Costume des Femmes Arabes. - Les Préférences féminines. - Chasses fantaisistes. - Trop d'Observateurs. - Le Chapellet de Diamants. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs. - La Boîte aux Jeux d'Esprit.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 49.

— 9^e. ANNÉE. —

11 Octobre 1879.

NOS GRAVURES.

LA FUTURE REINE D'ESPAGNE.

Le roi d'Espagne, Alphonse XII, veuf de dona Mercedès va, comme on le sait, convoler bientôt en secondes noces avec l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Christine, fille de feu l'archiduc Charles-Ferdinand, petit-fils de l'empereur Léopold II d'Allemagne, duquel descend aussi en ligne directe le présent empereur François-Joseph II. La jeune fiancée a aussi du sang espagnol dans les veines, par l'impératrice Marie-Louise, femme de Léopold II, qui était la fille de Charles III d'Espagne. Sa mère, l'archiduchesse Elisabeth, est la fille de l'archiduc Joseph, prince palatin de Hongrie.

La future reine d'Espagne est née le 21 juillet 1858, et a par conséquent aujourd'hui vingt-et-un ans; elle est grande, élancée; ses cheveux sont blonds et ses yeux sont bleus et expressifs; elle a le teint légèrement bruni. A une grande bonté et à une extrême amabilité, elle joint une intelligence remarquable; elle connaît parfaitement le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand.

HORS DE COMBAT.

Que de millions de jeunes et belles existences, qui ne demandaient qu'à jouir du précieux don de la vie, ont été moissonnées par le terrible fléau de la guerre!

Voyez ce malheureux officier, conduit à l'ambulance sur un cheval fourbu, marchant à petits pas: encore une pauvre victime de ces horribles luttes fratricides!

Dans sa téméraire et folle espérance, la guerre était pour lui la gloire, le triomphe et les honneurs; plein d'intrépidité, d'audace, il s'est élancé à la tête de ses braves au milieu de la mitraille, se jouant de la mort, et par sa conduite héroïque animant l'ardeur de ses soldats... mais soudain une balle le frappe, et l'étend tout mutilé dans la poussière.

On l'a relevé sanglant de ce lieu de carnage, on l'a replacé à grande peine sur sa monture, où un vieux brigadier le soutient dans ses bras avec une sollicitude toute paternelle. Peut-être n'arrivera-t-il pas même au lieu où les premiers soins l'attendent...

TÊTE-A-TÊTE SCIENTIFIQUE.

Un vieux naturaliste, vrai type de savant, a acheté, pour sa collection, le squelette d'un grand marabout.

Cordon en mains, il est occupé à s'as-



LA FUTURE REINE D'ESPAGNE.

surer si toutes les indications de son Manuel d'histoire naturelle sont scrupuleusement exactes, et si la science ne s'est trompée en aucun point. Il contemple son acquisition avec cette satisfaction qu'on éprouve toujours quand on entre en possession d'un objet convoité depuis longtemps.

Cette œuvre, vraiment originale, a attiré l'attention générale parmi toutes celles exposées à l'Académie royale de peinture à Londres.

INFUSOIRÉS DANS UN MORCEAU DE CRAIE.

Voici certainement une curiosité scientifique qui mérite l'attention. Ce morceau de craie, rempli d'insectes microscopiques, a été découvert à Gravesand, sur une côte d'Angleterre.

Profitions de l'occasion pour parler de ces merveilles, appelées infusoires.

Il y a un demi-siècle à peine que la science a acquis des notions assez positives touchant l'organisation des infusoires et les fonctions qui semblent leur être assignées dans l'économie générale de la nature. On a constaté que l'importance de ces fonctions est en rapport avec l'incalculable puissance qu'ils doivent à leur petitesse même, à leur fécondité qui les multiplie incessamment par myriades et millions de myriades, et leur donne en quelque sorte le privilège de l'ubiquité; à leur résistance vitale qui leur permet de braver les plus dures intempéries et les plus terribles cataclismes.

On sait que de leurs débris accumulés d'âge en âge, certains d'entre eux ont formé des îles, des chaînes de montagnes, des assises géologiques d'une étendue et d'une épaisseur prodigieuses. On sait qu'ils concourent pour une large part à la destruction et à la transformation rapide de tout ce qui a vécu; qu'aussitôt que les forces vitales ont cessé de soustraire à l'action des forces chimiques les principes constituants des êtres animés, des légions d'ouvriers invisibles s'emparent de la substance inerte, hâtent sa décomposition et travaillent à faire rentrer ses éléments dans le grand „circulus," dans l'éternel tourbillon des atomes.

Si là se bornait le rôle des infusoires, nous n'aurions à en concevoir aucune alarme. Mais sommes-nous certains que ces infatigables agents de destruction et de transmutation ne cherchent pas ailleurs que dans les matières d'où la vie s'est retirée des aliments à leur dévorante activité? qu'ils ne déterminent pas chez l'homme, les animaux et les plantes, des affections morbides dont la cause nous a longtemps échappé? De nombreuses expériences tendent à faire croire le contraire.

Donnons quelques notions sommaires sur l'histoire naturelle des infusoires. Ce nom leur a été donné parce qu'on les voit constamment apparaître en légions innombrables dans les matières organiques en décomposition, ainsi que dans les eaux douces ou marines où pourrissent des débris d'animaux ou de végétaux, et parce qu'on peut les faire apparaître à volonté en abandonnant à elles-mêmes, pendant quelque temps, des infusions ou des décoctions de substances organiques azotées. On les a désignés aussi sous les noms de „Microzoaires," à cause de leur extrême petitesse, et de „Protozoaires," à cause de la simplicité de leur organisation, qui les fait regarder comme la première expression, si l'on peut ainsi dire, de la vie animale.

Quoique des savants aient accordé à ces infiniment petits une organisation très-complexe, la vérité est que les infusoires proprement dits ont été justement placés au dernier degré de l'échelle zoologique, non-seulement à raison de leurs minimes dimensions, — les plus grands n'ayant pas plus de deux millimètres de longueur (ce sont les colosses de la classe), et la plupart ne dépassant pas en moyenne un dixième de millimètre, — mais à cause de leur structure informe et de leur organisation très-incomplète.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous allons aujourd'hui encore faire connaître ce qu'il y a souvent au fond de certaines substances que nous consommons sans méfiance aucune.

Le salep et le sagou, dont on fait grand emploi pour la fabrication des potages, s'imitent parfaitement avec de la farine de pommes de terre. Il n'y a pas grand mal à manger de la soupe aux pommes de terre, dira-t-on, mais avec ce que coûte un kilo de ce sagou d'Europe et de ce salep que n'a point produit le sol de la Perse, on aurait un sac de pommes de terre, c'est-à-dire de quoi assurer des potages pour le reste de ses jours. Il n'y a pas, de la part des marchands, attentat contre la santé publique; mais il y a vol.

Le tapioca falsifié n'est pas aussi inoffensif que ses frères, le sagou et le salep. On le contrefait à l'aide de la féculé de pomme de terre imbibée d'eau que l'on projette sur des plaques de cuivre rouge chauffées à cent degrés. Une légère négligence de la part de l'ouvrier chargé de cette manipulation peut avoir pour effet d'imprégner la féculé de cuivre; c'est ce qui a été constaté dans un procès suivi de condamnation, à la suite d'un empoisonnement causé par l'ingestion d'un potage au tapioca de contrebande.

La féculé de pomme de terre, qui sert à contrefaire le salep, le sagou et le tapioca, est elle-même falsifiée par des industriels qui m'ont lent à la farine extraite de ce tubercule de la craie ou carbonate de chaux, du plâtre, de la poudre d'albâtre et de la terre de pipe. Le tribunal correctionnel de Paris a infligé un jour la prison et l'amende à un épicier en gros accusé d'avoir vendu de la prétendue féculé contenant de la poudre d'albâtre dans une proportion considérable. Cette poudre provenait d'une fabrique de pendules, de vases et d'objets d'art, — origine distinguée sans doute, mais qui ne la rendait pas d'une digestion plus facile.

La plupart de ces farines, aux noms exotiques, recommandées souvent dans les annonces et réclames comme aliment pour les estomacs délabrés, sont imitées avec des farines de riz, de gruau, de froment mélangés de gypse.

Ayez donc recours à cela pour vous remettre des suites d'une gastrite!

Autre condiment, autre falsification : le poivre. Malabar et Sumatra n'ont pas toujours produit le poivre servi sur notre table. Cette poudre, à laquelle vous attribuez des propriétés stimulantes, se confectionne dans certaines usines clandestines avec des grains de navette ou de chenevis et de la farine de seigle, épicés au moyen d'une décoction de piment. On a fait du faux poivre avec du son mis en pâte, puis broyé et coloré, et même avec de la terre pourrie; il s'en fabrique encore avec du gluten et de l'amidon. Dans certains pays on a imaginé de donner du poids à du poivre blanc contrefait par un mucilage contenant de la céruse.

Soyons donc prudents devant toutes ces matières.

ÉLOY.

CAUSERIE.

DE L'OPINION.

„On nomme l'opinion „la reine du monde;" elle l'est si bien que quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à la mort; il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser l'usurpatrice." Ces mots sont de Voltaire, qui a dit aussi, „que quand les esprits sont échauffés, plus une opinion est impertinente, plus elle a de crédit;" à quoi Franklin a ajouté „que nos opinions ne sont pas en notre pouvoir, et qu'on passe d'opinions en opinions comme on passe d'âge en âge."

Ce sujet mérite bien que nous en parlions un peu, d'après les écrivains qui s'en sont occupés.

Les besoins de l'opinion, qui sont immenses dans nos sociétés modernes, paraissent dans l'antiquité bien moins étendus, et ne pas toujours assez exiger.

Chez les Grecs, la piraterie et l'espionnage étaient en honneur, le bourreau n'était point infâme; à Rome, l'accusation était une vertu publique, et l'assassinat même quelquefois devenait vertueux. Plus le siècle devient petit, plus cette opinion a d'empire, et nous pourrions prouver par des faits qu'elle exigeait beaucoup moins sous Louis XIV que de nos jours.

La sceptre de l'opinion n'est jamais tout entier dans les mêmes mains; les plus beaux génies, aux époques les plus différentes, tentent vainement de le porter seuls; ils trouvent toujours des rivaux d'une égale puissance pour le disputer; l'esprit humain, malgré son orgueil, n'a point encore régné d'une manière absolue. Ainsi, dans l'antiquité libre et civilisée, on voit maîtres de l'opinion Aristote et Platon; au moyen-âge et sous la scolastique, le solitaire de Clairvaux et Abailard; au temps de la religion et de la monarchie, Fénelon et Bossuet, dans le siècle des philosophes et du bruit, J. J. Rousseau et Voltaire.

Les opinions générales existent souvent très-longtemps avant de faire explosion. Quelquefois aussi certains esprits embrassent par avance toutes les opinions d'un siècle dont ils sont encore éloignés. Duguet attaque avec force la vénalité des charges, approuvée par les génies si divers de Richelieu et de Montesquieu: „Lorsqu'elle a été introduite dans un royaume, dit-il, le prince n'a la liberté de choisir des juges que parmi ceux qui ont de l'argent et de l'ambition. Tous ceux qui ne sont pas riches, sont exclus; et tous ceux qui sont riches, sans être présomptueux, le sont aussi; il ne peut admettre que ceux qui s'offrent d'eux-mêmes, et il est contraint de confier le plus auguste des pouvoirs à des hommes qui mériteraient, si les choses étaient dans l'ordre, d'être punis pour leur empressément et leur témérité." Les idées de Fénelon sur le commerce, la noblesse, la souveraineté, sont aujourd'hui devenues pratiques; mais l'ardeur de ces esprits les égare quelquefois.

Quelquefois aussi d'anciennes opinions sont reprises: Voltaire, Rousseau, Buffon, Bernardin-de-Saint-Pierre ont souvent emprunté à Montaigne, et l'expression du vieil auteur est presque toujours supérieure au style de ces grands écrivains.

Il y a des peuples, comme des individus, dont le caractère et les sentiments valent beaucoup mieux que les opinions. Telle est la nation française; si grande dans tout le reste, elle a toujours été médiocre sur ce point. Son caractère est invariable depuis son enfance; rien n'est plus mobile et en même temps plus singulier que ses opinions; elle pousse des huées aux obsèques de Molière, protégées par Louis XIV, et commande par une sédition l'enterrement d'une danseuse et d'une comédienne; admirable sur le champ de bataille, la place publique ne lui convient pas.

L'opinion, ou plutôt la partialité de l'historien, est favorable au talent; on lui doit les admirables peintures des historiens de l'antiquité; d'ailleurs, elle n'exclut point l'examen, le jugement et l'exactitude des faits.

Les opinions des femmes ne sont que des sentiments. La duchesse de Chevreuse assurait à M^{me} de Motteville que: „Jamais l'ambition ne lui avait touché le cœur; mais qu'elle s'était intéressée dans les affaires du monde, seulement par rapport à ceux qu'elle avait aimés." Le mot le plus spirituel peut-être de M^{me} de Staël: „Mes opinions ne sont que des noms propres," exprime la même idée. L'autorité de ces deux dames, sur les opinions politiques des femmes, est imposante.

Il est une opinion bizarre, attachée d'âge en âge à la défense d'un passé insignifiant ou funeste. „Pourquoi du bled?" aura dû s'écrier

cette opinion constante, selon la remarque d'un écrivain de finances spirituel: „n'a-t-on pas vécu jusqu'ici de glands?"

Dans sa passion de l'immobilité, l'opinion a combattu jusqu'au mouvement de la terre et la circulation du sang, s'est opposée au quinquina, à la vaccine, aux grandes routes, aux machines à vapeur.

* *

L'expérience doit modifier nos opinions, comme tout le reste. Les meilleurs esprits sont capables de se laisser entraîner au torrent des opinions régnantes; mais dès que la vérité se montre, ils l'embrassent avec plaisir: au lieu que les génies vulgaires conservent leurs anciens préjugés jusque dans une génération plus éclairée, et deviennent singuliers par la raison même de l'habitude qui ne faisaient d'eux autrefois que des hommes très-communs. Notre époque a peut-être eu plus qu'aucune autre, de ces hommes à la fois singuliers et communs.

Un écrivain instruit fait observer que la déclamation théâtrale semble avoir été portée chez les Romains à une plus grande perfection que chez les Grecs, puisqu'aucun auteur de cette nation ne fait mention de comédien qui se soit distingué dans son art, tandis que les Romains parlent avec admiration de leur Césopus et de leur Roscius. Chez les Grecs cependant les acteurs étaient des hommes libres voués à une profession qui n'avait rien de déshonorant dans l'opinion publique, tandis qu'à Rome les comédiens étaient au rang des esclaves.

L'opinion moderne a des effets moins bizarres: la France a produit les plus habiles comédiens, malgré le préjugé qui les condamnait. Les autres sociétés de l'Europe paraissent moins sévères; lord Chatam a fait une épître à Garrick, et la cendre de l'acteur anglais repose à Westminster.

* *

Une multitude d'opinions ou d'erreurs sont indifférentes. Nicole, parlant de l'utilité de combattre les opinions fausses, dit avec bon sens: „Si nous n'avions que cet unique désir, nous reconnaitrions sans peine qu'encore que toute erreur soit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut point s'efforcer de détruire, parce que le remède serait pire que le mal et que, s'attachant à ces petits maux, on se mettrait hors d'état de remédier à ceux qui sont vraiment importants."

De toutes les sources d'erreurs, peut-être la plus féconde, c'est de vouloir juger d'un siècle avec les opinions d'un autre. Par exemple, Louis-le-Jeune restitue la dot d'Eléonore de Guyenne, parce que, indépendamment des lois féodales dont les seigneurs n'auraient pas souffert la violation, il était dans les mœurs simples et naïves de cette époque de ne point garder le bien qui ne vous appartenait pas. Il est absurde de condamner, comme on l'a fait, cette restitution par les principes de la politique moderne.

En résumé, l'opinion d'un siècle paraît quelquefois tout entière dans le jugement incomplet ou faux porté sur certaines actions par des historiens en renom, qui ont su imposer leurs vues à la foule. Quant à l'opinion courante, elle se fait surtout par les journaux.

V. Y.

LE COSTUME DES FEMMES ARABES.

Si vous avez vu quelque dessin ou gravure, représentant une femme turque, vous avez été frappé sans doute de la manière dont sa tête est enveloppée. Voici à ce sujet quelques explications propres à intéresser surtout nos lectrices:

„L'adjar" était inconnu avant le temps de Mahomet, à la jalousie de qui est due son introduction; la passion d'un seul homme a donc condamné toutes les femmes mahométones à se couvrir la figure d'un mouchoir pendant toute leur vie. Cette loi du prophète est

l'une de celles qui ont contribué à rabaisser la position sociale de la femme chez les musulmans.

Quand les femmes arabes ou turques, les jeunes du moins, le peuvent, elles écartent cette jalousie, qui, non-seulement, cache leurs charmes, mais encore les empêche de respirer l'air libre, de sorte qu'on les voit souvent dévoilées quand il n'y a pas de mahométan dans le voisinage. Quand elles en voient approcher un, elles baissent tout de suite le voile, mais quand elles rencontrent un „roumi," elles ne sont pas aussi scrupuleuses.

En Kabylie, l'adjar n'est pas porté, car les Kabyles traitent leurs femmes comme leurs égales et ne sont pas aussi soupçonneux que les Arabes et les Turcs.

Les jeunes femmes arabes et maures couvrent leurs figures parce que c'est ordonné; les vieilles trouvent l'adjar convenable, parce qu'il cache leurs traits, et elles tiennent peut-être encore plus que les maris à ce qu'on le porte, faisant par envie ce que les hommes font par défiance. Quelques femmes ne laissent voir qu'un œil. Elles tirent pour cela le manteau, qui les couvre de la tête aux pieds, sur leur figure, et n'y ménagent qu'une petite ouverture.

Envisagé d'une manière générale, le costume d'une femme arabe de la basse classe est plus simple qu'élégant; il consiste en une „habaya," espèce de chemise de toile à larges manches, serrée autour de la taille, à l'aide d'un cordon comme la robe d'un capucin.

Dans la rue, la habaya est couverte d'un manteau (haik) qui laisse voir les pieds nus ornés d'anneaux cuivrés ou argentés. De longues boucles d'oreilles sont presque cachées par une riche chevelure tressée de façon à les couvrir, tandis qu'une quantité de colliers, d'amulettes, de boutons de corail ou en verre tombent sur le cou tatoué.

Tous ces objets appartiennent à la femme personnellement et lui restent, aux termes du contrat de mariage, en cas de divorce ou de délaissement. La femme arabe les met aussi souvent que possible, parce que le plaisir que ces ornements lui causent est une des rares satisfactions qu'on leur accorde. Quelquefois elle teint ses mains et toujours ses ongles avec la couleur orangée dite „henné," et elle aime beaucoup le parfum nommé „souah." Comme les femmes maures, elle essaie de perfectionner la nature en noircissant ses longs cils avec le „koheul."

MUST.

LES PRÉFÉRENCES FÉMININES.

Ces préférences-là... mon Dieu! c'est tout ce qu'on voudra et ce n'est rien du tout: cela dépend des jours. Depuis M^{me} Eve, le cœur féminin s'est laissé envahir par un sentiment qui, parfois, domine tous les autres et les soumet à ses lois: j'ai nommé la coquetterie.

Ce n'est pas un crime, je le sais bien, Mesdames, que de vouloir rehausser les avantages dont la nature fut si prodigue envers vous; mais, sans trop médire, ne poussez-vous souvent ce désir à l'excès? La mode! voilà toute l'excuse; et, c'est justice à vous rendre, Mesdames, vous et la mode vous vous entendez bien... probablement à cause de la similitude de caractère: elle est si capricieuse!

* *

Ce que femme préfère? C'est, avant tout, la luxe. Et cela se comprend. Ces délicates créatures demandent, tout comme les fleurs rares, un milieu spécial, des soins particuliers. Un visage de Madone peut-il se refléter dans un miroir grossier; de petites mains d'albâtre peuvent-elles se baigner autrement que dans du vieux Sèvres...

C'est vraiment impossible.

Et ces petits pieds mignons ne se blesseraient-ils pas au dur contact du sol?... Donc, les

tapis moelleux sont aussi indispensables que la fine porcelaine et les glaces de Venise. — Pour la femme, le superflu est encore le nécessaire.

* *

Ce que femme préfère? Un compliment accompagné d'une friandise...

Elles savent si bien grignoter l'une, tout en savourant l'autre! Aussi toutes les fois que vous vous trouverez en face d'un usage qui entraîne des pralines ou des dragées, n'en doutez pas, il fut inventé par une femme.

De même qu'elles sont coquettes par instinct, les femmes sont gourmandes par nature. Chez elles, il est vrai, ce défaut (si c'en est un) prend mille formes gracieuses, revêt mille déguisements exquis...

Et voilà qui fera éternellement leur supériorité sur nous.

Les femmes, c'est reconnu, ont beaucoup plus de défauts que les hommes, seulement elles ont l'art de les rendre attrayants.

Tandis que nous...

* *

L'amour du romanesque, chez beaucoup de femmes, tient lieu souvent des qualités qui leur font défaut. Il n'y a qu'elles pour transformer ainsi un défaut en vertu.

Le courage, par exemple, a toujours le don de leur plaire; et, pour peu que „le héros" joigne à sa bravoure une épauvette dorée, il concentre bien vite sur lui toute l'admiration dont un cœur féminin est capable.

Les mauvaises langues prétendent même que, parfois, l'épauvette suffit.

* *

Mais ce qui plaît surtout aux femmes, c'est la frivolité.

Les bals, les spectacles, les fêtes de toutes sortes, voilà leur élément, leur vie.

Pourtant, chose étrange, elles savent, dans certains cas, faire le sacrifice de leurs plaisirs frivoles.

C'est une femme qui veille sur notre berceau;

C'est une femme qui dirige notre enfance;

C'est une femme qui, le plus souvent, nous soutient dans la vie...

Et j'osais médire! Et j'osais mettre en parallèle les qualités et les défauts de la femme... comme si elle en avait, des défauts!

Décidément, je suis un grand coupable; mais, confiant dans votre indulgence (encore une qualité), je vous demande, Mesdames, bien pardon de mon audace, tout en vous promettant de ne plus jamais recommencer.

EM. VOSSAERT.

CHASSES FANTAISISTES.

Sous le titre de Chasses fantaisistes au Pays Wallon, M. Roland de Tomenlof (baron Arnold de Woelmont) a publié naguère un petit volume composé de treize récits, pleins d'humour et d'intérêt, comme on en jugera par les deux extraits que nous y puisons au hasard.

Voici comment l'auteur raconte son début, le jour de la St-Hubert, alors qu'il ne comptait que seize ans.

„Le jour de gloire est arrivé!" m'écriai-je ce matin-là, après une nuit passée dans la veillée des armes. Mon père me remit son fusil, un 16 glorieux que j'appelais „le fusil qui touche!" Et puis, en avant la musique. Cette musique était composée de Solo, Trompette, Piano et Clarinette, petits chiens-courants dressés pour le lapin et chassant très-doucement.

Nous partons, et pour me donner plus de confiance, mon père me conduit dans la réserve, un bois où l'on ne chassait jamais.

Bientôt j'entends la voix de Trompette qui lançait à vue; ses camarades le suivent et font aussi leur partie dans le concert. Mais les voix s'éloignent et les battements de mon cœur diminuent peu-à-peu.

Après un quart-d'heure, tandis que je n'entendais plus rien, mon père me tire doucement par la veste, et sans mot dire, me montre du doigt un buisson à vingt-cinq pas. Je suis son indication et je manque de lâcher mon Lefau-

cheux en apercevant deux longues oreilles immobiles. Saint-Hubert lui-même, mon bon patron, ne fut certes pas plus ému à l'apparition de son fameux cerf.

— Tire donc, c'est un lièvre ! me dit mon père.

Je vise au petit bonheur, à travers le buisson, un peu plus bas que les oreilles.

Pan ! Il y est !

Nous courons : c'était bien un lièvre, étendu sur le dos contre un buisson et. . . . les trois



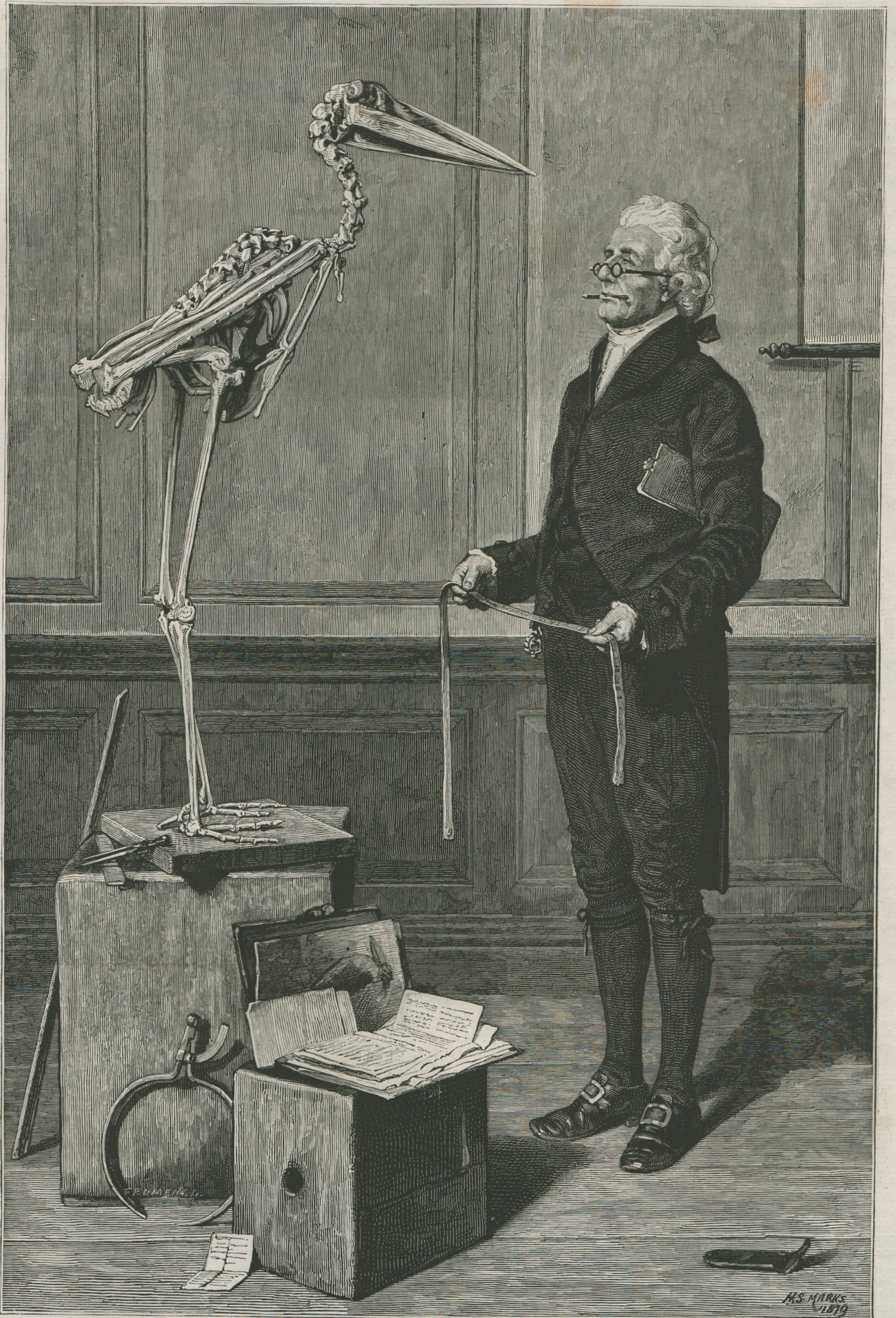
HORS DE COMBAT, D'APRÈS M. J. A. WALKER.

patte en l'air. Il n'avait que trois pattes ! Il en manquait une au train de derrière : elle était coupée à l'articulation et la blessure était ancienne, car elle était bel et bien cicatrisée.

Eh bien ! je ne le trouvais pas drôle, mon lièvre, je vous l'assure. Hélas ! c'était une vieille connaissance, un lièvre sacré. C'était Courte-Cuisse !

Depuis trois ans il faisait nos délices. Un

jour de neige nous l'avions trouvé blotti dans un massif ; il se laissa prendre, et quelle ne fut pas notre surprise en ne lui trouvant que trois pattes ! Vu la rareté du fait, on le mit au vert dans le jardin potager, au grand déses-



UN TÊTE-A-TÊTE SCIENTIFIQUE, D'APRÈS M. H. S. MARKS.

poir du jardinier. Puis au printemps, on lui avait rendu la liberté dans le bois.

Grâce à un excellent traitement et à la vigueur de son tempérament, il s'était guéri; mais, chaque automne, aux premières neiges, on retrouvait ses traces bien connues. Aussi tous les soirs on mettait sa pitance (quelques feuilles de chou, quelques carottes, des friandises, quoi!) non loin du potager dont il n'avait plus l'entrée. Nous l'avions surnommé Courte-Cuisse (nous n'avons jamais pu connaître son nom véritable) et il avait toujours échappé aux renards et aux bricoleurs.

Pauvre invalide! c'était écrit: „Qu'un ami lui ferme les yeux!”

Et cette main qui l'avait porté à l'ambulance, qui l'avait nourri, pansé, dorloté, devait plus tard, en un instant d'aveuglement, lui porter le dernier coup! Heureusement il n'avait jamais su me comprendre. Comme le dit M. Viennet des mulets: „Dieu leur a fait le cœur moins tendre que la peau.”

Mais Courte-Cuisse n'a pas péri tout entier. Un médaillon qui ne me quitte jamais, renferme sa moustache blanche et de sa cuisse trop courte j'ai fait un porte-cigare.”

Maintenant voici „les écureuils de la charmille.” Notre chasseur s'y était blotti, en face d'un grand cerisier chargé de „bigarreaux” succulents, bien faits pour attirer tous les genres d'amateurs. Ne voyant rien, il s'était mis à lire et, n'entendant plus le moindre bruit, les écureuils étaient descendus des arbres.

„En levant les yeux, j'en comptai un, deux, jusqu'à sept qui jouaient au bout de la charmille. Ils se rapprochèrent de moi, courant, gambadant, se poursuivant, puis s'arrêtant pour achever leur toilette, à l'instar des lapins. A un moment, je pouvais en tirer deux d'un coup; mais ils étaient si gentils dans leurs insouciantes ébats, ils paraissaient si heureux de vivre que je me promis de n'en pas tuer dans la charmille même.

D'autres écureuils étaient sortis et grimpés au cerisier. En me retournant, j'en vis un qui se lançait sur la branche la plus rapprochée tout en grignotant à belles dents une cerise qu'il tenait avec délicatesse entre ses pattes de devant.

Je le vois encore: son pelage était d'un brun foncé noirâtre, sa queue tout noire. C'était le patriarche de la tribu sans doute. Il valait le coup de fusil, celui-là. Aussi, faisant litière de ma sensiblerie, je l'ajuste et le tire sans mérite.

Au bruit de la détonation, ce fut un curieux remue-ménage: il y en avait toute une bande; et, courant sous le cerisier pour mieux les distinguer, j'en fracassai encore deux à bout portant. Ils ne sont pas durs; toutefois, l'un d'eux n'était pas tout à fait mort, et, après avoir dégringolé de branche en branche, il était resté suspendu par la queue à la dernière, gigotant dans le vide, oscillant comme un balancier, et rassemblant toutes ses forces pour retarder le saut périlleux. Deux autres écureuils qui restaient sur l'arbre, affolés de terreur, n'osant descendre, s'approchaient du moribond par sauts convulsifs, puis remontaient au plus haut en poussant des cris de détresse.

Je n'eus pas le cœur de voir cette agonie se prolonger, et un autre coup de fusil acheva le mourant. J'eus facilement raison des deux derniers survivants qui allaient, venaient avec inquiétude et tournaient toujours derrière l'arbre du côté opposé à celui où j'étais: en frappant sur le tronc je les fis sauter de leurs cachettes. Une fois qu'ils étaient sur les petites branches, je les tirais comme je voulais.

Je vous ferai grâce du reste de ma journée; il me suffira de dire qu'avant midi j'avais à mes pieds un monceau de seize écureuils. Les „spiroux,” sauf le noir qui méritait d'être conservé pour sa rareté, passèrent dans la marmite de Grégoire, qui dina gratis pendant toute la semaine.”

Nos sensibles lectrices se récrieront contre ce massacre; mais l'auteur a eu soin de nous avertir qu'il s'agissait de sauver une plantation de mélèzes, espèce d'arbres dont les écureuils sont les destructeurs acharnés.

TROP D'OBSERVATEURS!

D'après ce que j'ai out dire, par de plus âgés que moi, il a été un temps, et même pas trop éloigné du nôtre, où la plupart des hommes se laissaient aller au courant de la vie, aimant sans trop savoir pourquoi, haïssant de même, marchant naturellement vers ce qui leur semblait un plaisir ou un bonheur, admirant la beauté d'une femme, le cœur, l'esprit d'un homme sans se donner d'autre raison que l'attrait du beau et du bien; gens passionnés, enthousiastes, capables de bonnes et de mauvaises choses, et préférant être, dans le drame de la vie, acteurs que spectateurs.

Mais si ce temps a été, tout est bien changé! La grande affaire des hommes de nos jours n'est pas de vivre tant bien que mal, mais „d'analyser la vie.” Foin des pauvres hères qui ont la bonhomie de n'être simplement que des hommes; c'était bon jadis, le siècle a marché, nous sommes, avant tout, des observateurs.

**

L'observation, cette chose bonne en soi, est aujourd'hui une manie, qui, descendue des hauteurs de la littérature, a gagné jusqu'au plus humble bourgeois.

Chacun se dit et se croit observateur; l'étudiant de vingt ans, la lèvre encore barbouillée des confitures du collège, ne va plus guère au bal pour s'amuser, fi donc! pour qui le prenez-vous? Il y a va pour étudier les mœurs. Nos cafés et estaminets ne sont peuplés le soir que d'observateurs qui en sortent tellement chargés d'observations qu'ils ont peine à se soutenir et appellent la muraille à leur aide. Et ceux qui s'appliquent à étudier le cœur de la femme! Ils forment légion et suent sang et eau, le plus souvent inutilement. Marchez-vous dans la rue, il y aura là un monsieur qui vous guette, et qui, rien qu'à la façon dont vous dépliez votre mouchoir, va deviner qui vous êtes, votre profession, votre âge, et le lieu de votre naissance.

**

Pour se dire artiste ou poète, il faut au moins ne rien faire; un grand nombre de professions sont incompatibles avec toute aspiration artistique; mais on peut être observateur dans tous les états, c'est un titre à la portée de tout le monde, et on peut se tromper soi-même à cet égard de la meilleure foi du monde; il ne faut que se reconnaître une certaine dose d'intelligence et mépriser un peu l'intelligence de son voisin.

Ainsi donc l'observateur abonde, il est partout, on le rencontre au café, à la promenade, au spectacle, il n'est si mince société qui ne possède son observateur en titre, son Balzac au petit pied. C'est généralement un monsieur silencieux, au regard profond, qui ne s'exprime que par sentences; chacun le considère, regrettant qu'il ne daigne pas écrire un roman, qui surpasserait certainement tous les romans connus; rien ne lui échappe, les moindres détails de la vie de chacun lui sont familiers. Il est vrai que souvent son ménage va très-mal: c'est la seule chose qu'il n'ait pas encore observée.

**

O grands analystes que nous sommes! comme la vie, regardée ainsi au microscope, est chose charmante! Qu'il est agréable de ne plus oser rire sans savoir pourquoi on rit, de ne plus aimer sans avoir fait passer la femme aimée au creuset d'une savante analyse, de pouvoir étiqueter tous ses sentiments et toutes ses idées comme les fioles d'une pharmacie!

**

Et l'art! l'art, n'est-ce pas, a bien gagné à cette science de commissaires-priseurs; Molière,

La Bruyère, Shakespeare, pauvres observateurs; ils parlaient d'une maison sans dire combien l'escalier avait de marches; d'une femme, sans compter les volants de sa robe et les points de sa dentelle; d'un homme, sans entrer dans toutes les minuties de son costume, de son mobilier; ils se contentaient des faits généraux, et ils faisaient vivre et agir leurs créations. Gens à petites vues, c'est de nos jours que la grande comédie va vraiment naître, et que nous allons bien connaître le cœur humain, à moins que la montagne n'accouche d'une souris, et que les observateurs dont la société fourmille n'observent rien du tout, ce qui est encore possible.

**

Le plus souvent, l'observateur ne se livre à sa manie que par pur amour de l'observation et pour donner satisfaction à son amour-propre; mais aussi quelquefois la synthèse vient se joindre à l'analyse. L'observateur se crée un système qu'il croit le résultat de ses recherches, et qui n'est que le résultat de ses hallucinations; alors le désastre est complet, le malheureux applique son prétendu système dans ses affaires, dans ses affections, dans ses relations; il compromet sa fortune, son avenir, se fait dépouiller par les parasites qui font semblant de partager ses puissantes idées et qui ne partagent en réalité que sa table; honnête homme, plus à craindre qu'à blâmer, qui eût pu rester un excellent commerçant, bon père, bon époux, bon garde civique, s'il n'avait eu le malheur de se croire un homme de génie.

**

Par cette monomanie d'observation qui court, n'est-ce pas vous surtout qui êtes à plaindre, ô pauvres femmes! Adieu vos ruses, vos intrigues, vos larmes, vos sourires: tout cela est connu de nos modernes observateurs; ils ont tout observé jusqu'aux moindres fibres de votre cœur; ils connaissent la femme de vingt ans, celle de trente, celle de quarante, celle de dix lustres même; ils savent comment vous aimez, comment vous vous jouez de vos adorateurs, ce que signifient vos attaques de nerfs, vos ennuis, votre gaieté. Pauvres, pauvres gens! et que vous avez raison d'en rire, Mesdames; vous saurez toujours, malgré leurs triples lunettes, par quelle ficelle il faut tirer ces pantins pour leur faire tourner la tête à gauche et à droite.

A. DE SONNAZ.

LE CHAPELET DE DIAMANTS.

Nouvelle.

I.

Ce fut un joyeux jour de fête que celui du mariage du marquis de Louvois, mon grand-père, avec la charmante Marie d'Anglade! — Tous deux étaient riches et tous deux étaient passionnément épris l'un de l'autre. Que fallait-il de plus pour leur présager le bonheur et pour rendre l'âme contente aux parents et aux amis du jeune couple, réunis pour le bénir. Et cependant, hélas! cette douce espérance n'était que mensongère!... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Le marquis de Louvois avait comblé sa jeune épouse de riches présents. Les bijoux, les dentelles, les étoffes encombraient les coffres et les meubles du château. Rien ne lui avait semblé trop beau pour parer celle qu'il adorait.

— Marie, dit un jour mon grand-père à sa charmante compagne, voici un an que nous sommes unis, et j'ai voulu vous donner un cher souvenir pour fêter cet heureux anniversaire. C'est le chapelet de ma mère; j'ai pour lui une vénération très-grande. C'est pour cela que je vous le donne. Gardez-le toujours, ma charmante amie, car j'y attache un prix inestimable, non pour la richesse des diamants qui le composent, mais par une superstition qui me vient de mes aïeux. Je crois que le bonheur de notre maison y est attaché. Ne vous

en défaites donc jamais, je vous en conjure; si vous agissiez autrement, ce serait me causer une douleur véritable, et témoigner pour mes désirs une indifférence qui me déchirerait le cœur.

Marie promit à son époux de partager sa vénération et son culte pour ce royal souvenir de sa noble famille; et, le passant, avec une grâce toute charmante, autour de son cou, blanc et onduleux comme celui du cygne, elle lui jura de ne jamais s'en séparer.

La beauté, l'esprit, les talents, les grâces de M^{me} de Louvois lui valurent promptement un grand succès, et elle fut de toutes les fêtes, de toutes les réunions intimes ou privées.

D'abord, le marquis fut heureux du triomphe de celle qu'il adorait; mais peu à peu il sentit naître dans son âme un sentiment cruel et funeste: l'affreuse jalousie, qui le tourmentait sans cesse, et lui déchirait le cœur de ses ongles empoisonnés.

Bien que M. de Louvois voulût dissimuler ses souffrances, Marie, dont l'amour s'était augmenté encore, s'aperçut promptement du malaise que ressentait son époux; avec ce tact si fin que possède toute femme aimante, elle en devina facilement la cause, et, pour la détruire, s'éloigna tout-à-coup de ce monde brillant qui un moment l'avait enivrée. Sa santé fut le prétexte qu'elle prit pour expliquer cette retraite étrange. Comme ses yeux brillants, ses joues rosées, ses lèvres fraîches et souriantes démentaient ses paroles, on chercha d'abord à combattre cette résolution nouvelle de la marquise; mais elle tint ferme; aussi, en peu de temps chacun s'en éloigna et oublia et la charmante marquise recluse et ce que l'on appelait ses caprices.

Toutefois, M^{me} de Louvois ne s'était pas si entièrement retirée du monde qu'elle dût vivre seule avec le marquis, et elle s'était conservé quelques relations intimes dont l'esprit et les talents aidaient à charmer leurs loisirs. Chaque soir on se réunissait dans son salon, et les causeries étaient intéressantes et joyeuses; car le marquis, heureux de la nouvelle façon de vivre qu'avait adoptée sa jeune compagne, s'efforçait de faire les honneurs de sa maison avec un entrain, un esprit et une grâce qui attiraient et séduisaient ses amis.

Puis aussi, comme c'était alors l'usage dans le grand monde, M^{me} de Louvois recevait à sa toilette; mais ce moment de la journée était consacré à quelques amies de la maison, à quelques gens d'esprit qui amusaient la marquise avec des historiettes, des bons mots, et ne portaient nullement ombrage à mon grand-père.

II.

Le marquis se vit obligé de faire un voyage. Marie, en proie à un pressentiment funeste, les mains jointes, la figure inondée de larmes, le supplia de l'emmener avec lui. Il n'eût que trop désiré accéder à cette prière, mais la santé encore chancelante de sa jeune compagne, par suite de la naissance d'un bel enfant, dont elle était depuis peu l'heureuse mère, ne permettait pas à la marquise d'entreprendre un voyage fatigant et pénible; il fallut donc se séparer.

Après le départ du marquis, rien ne vint augmenter l'inquiétude vague et douloureuse qu'avait ressentie M^{me} de Louvois; bien au contraire, tout tendait à la détruire, car chaque jour elle recevait des nouvelles de son cher absent; aussi, cette impression pénible était-elle presque entièrement effacée de son cœur, et la gaieté et l'espérance revenaient avec leur brillant prestige, quand, un matin, elle s'aperçut que son chapelet de diamants avait disparu!

Chaque soir, en se couchant, M^{me} de Louvois ôtait de son cou ce riche objet, et ne le remettait qu'après avoir fait sa toilette. C'est donc dans ce peu de temps qu'il devait lui avoir été enlevé.

On fit dans tout l'hôtel les recherches les plus actives, on interrogea les domestiques, les fournisseurs, et aussi tous ce x qui pouvaient y être venus dans la journée de cette disparition étrange. Mais rien ne vint mettre sur les traces du bijou enlevé.

La marquise, ne doutant plus alors qu'un vol

n'eût eu lieu chez elle, voulut aller se plaindre à la police. Et aussitôt elle fit appeler, pour l'accompagner, une de ses femmes en qui elle avait une grande confiance.

— Madame la marquise est-elle bien certaine que la police aura le pouvoir de faire ce qu'elle va lui demander? dit Justine — c'est le nom de la femme de chambre — et ne craint elle pas, en ébruitant ce vol, de rendre toute restitution impossible?

— Et à qui voulez-vous donc que je m'adresse? fit M^{me} de Louvois avec impatience.

La suivante se prit à sourire d'un air de mystère.

— Mais, parlez donc, Justine, reprit vivement la marquise, qui s'aperçut de ce sourire; vous semblez, en vérité, en savoir plus long que vous ne voulez en dire.

— Malheureusement, Madame, je ne sais rien sur le chapelet, répondit la jeune fille; mais j'ai entendu dire que, dans la forêt de M..., il y a un ermite qui en sait plus que la police réunie, et si j'avais l'honneur d'être Madame la marquise, j'aimerais mieux consulter le sorcier, puisqu'il est plus savant.

Ma grand'mère, superstitieuse comme on l'était alors, questionna avec intérêt Justine, sur l'homme dont elle lui parlait, et celle-ci continua à lui en vanter l'immense mérite.

— Hélas! ma fille, dit M^{me} de Louvois, après avoir entendu toutes les merveilleuses choses débitées par Justine, comment veux-tu que moi, la marquise de Louvois, j'aie courir les forêts pour aller consulter un pareil homme?... Il faut n'y pas songer, et puisque tu dis que pour aucune somme il ne voudra venir ici, accompagne-moi chez le chef de la police, au lieu de me raconter ce qui ne me donne que des regrets.

— Et pourquoi Madame la marquise n'osera-t-elle pas aller consulter ce sorcier? demanda l'insinuante soubrette; n'est-elle pas libre et maîtresse de toutes ses actions?

M^{me} de Louvois poussa un soupir.

— Et le marquis, fit-elle, ne sais-tu pas combien il est ombrageux et facile à blesser?

— Il ne le saura pas, Madame; qui voulez-vous qui le lui apprenne?

— Mais tout le monde, répliqua ma grand'mère; sommes-nous libres, nous autres? N'avons-nous pas nos laquais pour premiers espions, sans compter les autres.

— Eh bien! madame, je sais un moyen de défer les laquais et les espions...

— Lequel, lequel? dites-moi vite cela, Justine.

— Madame la marquise est-elle bien décidée à aller alors voir l'ermite en question?

— Mais oui!... mille fois oui!... interrompit encore ma grand'mère, dont les yeux brillèrent d'espérance et de curiosité.

— Que Madame la marquise se déguise en modeste ouvrière, dit la suivante à voix basse, j'en ferai autant, et nous sortirons de l'hôtel demain matin au lever du jour; personne ainsi ne pourra connaître une démarche bien excusable pourtant, puisqu'elle peut conduire à retrouver le précieux objet, que M. le marquis a tant recommandé à Madame.

III.

Ma grand'mère se récria contre cette étrange proposition, mais elle était jeune, et comme toute fille d'Eve, la curiosité et l'imprévu avaient un grand charme pour elle. Aussi, peu-à-peu fut-elle d'abord ébranlée, puis convaincue par les instances de Justine, et enfin il fut décidé que, le lendemain matin, au petit jour, celle-ci viendrait réveiller sa maîtresse avec un costume de fille du peuple, dont elle se serait pourvue, et que toutes deux, également vêtues, partiraient pour aller consulter le sorcier de la forêt.

Le lendemain, tout eut lieu ainsi qu'il avait été décidé, et au point du jour, madame de Louvois et Justine, après avoir quitté furtivement l'hôtel, grimpèrent dans un modeste fiacre, que l'adroite soubrette avait retenu la veille, et au bout de quelques heures elles arrivèrent enfin au but de leur voyage.

Ce fut en tremblant que ma grand'mère entra dans le logis du sorcier, qui était une petite hutte bâtie dans un fourré de bois très-épais; mais elle fut rassurée en voyant, devant

elle, un vénérable vieillard, dont la barbe blanche couvrait la poitrine, et qui la salua avec une respectueuse déférence.

— Daignez-vous asseoir, Madame la marquise, et ordonnez à votre serviteur, dit l'ermite, en lui offrant le seul escabeau qui ornât sa logette.

En entendant ces paroles, M^{me} de Louvois, se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur le siège qui lui était présenté.

— Puisque vous savez qui je suis, Monsieur, dit-elle quand elle put dompter sa vive émotion, vous devez connaître aussi le but de mon voyage!...

L'ermite se prit à sourire.

— Voici ma réponse, Madame, fit-il en plaçant une grande glace devant la marquise.

Ma grand'mère n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'elle poussa un cri d'étonnement, de terreur et d'admiration.

(A continuer.)

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XXXIV.

Peu de temps après l'envoi de sa requête, Franz reçut le diplôme de conseiller titulaire de la Cour. Inutile de dire les transports de rage qu'éprouva maître Jonas à cette nouvelle.

Le nouveau conseiller des finances, se voyant quelque fortune et un titre, n'hésita plus à épancher les secrets de son cœur, dans une lettre adressée à Rosalie, et qui respirait la plus vive tendresse. Mais comment la lui faire parvenir? Il y aurait eu de l'effronterie et de la maladresse à l'envoyer directement au château; Franz, avant de se découvrir au père, voulait s'assurer secrètement des sentiments de la fille.

Le meilleur parti qu'il pût prendre, était de confier cette lettre à la pauvre veuve, pour la remettre à la première occasion favorable. Mais les visites de Rosalie chez elle devenaient toujours moins fréquentes: c'est que la duègne avait confié au père que notre jeune homme était toujours sur leurs pas, et Hermann, voyant les soupçons que Jonas avait le premier excités en lui, tournés presque en certitude, avait défendu à sa fille d'aller se promener de l'autre côté de la rivière.

Franz s'informa, jour par jour, pendant une semaine, du sort de sa lettre, et il la retrouva chaque fois entre les mains de la veuve.

Ces allées et venues continuelles étonnèrent son concurrent, dont elles piquèrent la curiosité; car Jonas ne cessait de faire épier toutes ses démarches. Elles scandalisaient d'ailleurs les habitants de Fehdingue, qui croyaient qu'un conseiller titulaire des finances ne devait pas honorer de sa visite une méchante cabane.

Boulling observait Franz avec plus de soin que jamais, car ce dernier, ayant eu vent de l'intrigue du faux privilégié exclusif de son adversaire, s'était hâté d'envoyer sa procuration à un avocat de la capitale, homme actif et vigilant qu'il avait chargé de défendre les droits de sa patente, de porter à la connaissance du gouvernement les violences exercées par Boulling, et d'attaquer son ennemi devant la justice criminelle.

Il en résulta qu'un magistrat du voisinage, au tribunal duquel la ville de Fehdingue ressortissait, reçut du gouvernement mission d'examiner le fond de cette affaire.

A la vérité, Jonas espérait, à force d'argent, corrompre ce nouveau juge. Il n'en craignait pas moins Franz, depuis qu'il avait pris la défensive. Toutes les démarches de l'étranger lui étaient plus suspectes que jamais. Il voulait absolument savoir à quoi Franz s'amusait si souvent chez la veuve.

Il fut donc enjoint à Polycarpe d'aller trouver cette femme, et de lui tirer adroitement les vers du nez. Le vieux renard s'y prit, en effet, très-finement. Il salua en passant la veuve, qu'il vit à la fenêtre, et continua lestement son chemin; puis, revenant sur ses pas, il dit en entrant dans sa demeure:

— A propos, chère petite femme... pourquoi

ne paraissez-vous plus à notre boutique? Venez-y hardiment... M. Boulling n'est plus fâché contre vous, et il m'a expressément recommandé de vous faire crédit tant que vous voudrez.

La femme répondit qu'elle n'avait besoin de rien.

— Ha! ha! dit Polycarpe, M. le conseiller des finances de la Cour... Allons, vous avez raison; il demeure ici tout près, il a d'excellentes denrées; c'est un homme équitable...

Après cela vint une foule de questions très-fatigantes, et pour s'y soustraire, la veuve quitta la chambre.

Elle croyait éloigner l'importun; mais il profita de cette solitude, promena ses yeux de tous côtés, et ouvrit enfin, avec la circonspection d'un filou, une petite armoire pratiquée dans la muraille et dont la clef était dans la serrure.

Le premier objet qui s'offrit à la vue de notre espion, fut une lettre dont la suscription portait: A Mademoiselle Rosalie Hermann.

Vite il la prit, la cacha dans son sein, se sauva comme un voleur et remit la lettre à son maître.

Jonas, toujours prêt à faire un mauvais coup, allait, d'une main brutale, rompre le cachet, mais il se ravisa bien vite.

— Que trouverai-je là dedans? dit-il; des fadaïses d'amour! Allons, il vaut mieux porter ce chiffon au solitaire du Heldenstein, et le mettre ainsi aux prises avec l'amoureux transi qui l'a barbouillé.

XXXV.

Boulling aborda Hermann en s'écriant:

— A la fin, Monsieur, la vérité se fait jour!

Il avait l'air triomphant, et continua en ces termes:

— Vous souvenez-vous, Monsieur, que je vous donnai dernièrement un conseil d'ami, en vous avertissant de vous garder de l'homme qui fait ici le marchand, et prend aujourd'hui le titre de conseiller des finances? Je vous disais qu'il en voulait à votre fille, et vous refusiez de me croire... Eh bien! je vous en apporte la preuve par écrit...

— Comment cette lettre se trouve-t-elle dans vos mains? demanda Hermann.

— Je l'ai trouvée dans la rue, et vous voyez que je ne l'ai pas ouverte.

— C'eût été une très-mauvaise action, et vous n'en faites pas une trop bonne en m'apportant cette missive. Puisque vous saviez que le conseiller l'avait écrite, c'est à lui que vous auriez dû la remettre.

— Je laisse au diable le soin de vous complaire, répondit Boulling, tout en colère, et en prenant la porte.

Cette scène eut lieu le soir. Une heure après, Franz reçut une lettre dans laquelle était incluse, sans avoir été ouverte, celle qu'il avait écrite à Rosalie. En voici le contenu:

„Un homme qui prétend avoir trouvé cette lettre, me l'a remise, en m'assurant qu'elle était de votre main. Je l'ignore, et je renonce, en qualité de père, au droit que j'aurais de l'ouvrir. Si vous en êtes vraiment l'auteur, je vous prie de vous abstenir de toute tentative ultérieure d'entamer une correspondance avec ma fille.

„Hermann.”

Nous laisserons deviner l'effet que produisit cet écrit sur Franz, qui se rendit bien vite chez la veuve.

Il s'imaginait que tout était perdu et que Rosalie avait elle-même remis la lettre à son père; mais il se tranquillisa bien vite, en apprenant comment la chose s'était passée, car, aussitôt après la retraite de Polycarpe, la femme s'était aperçue du larcin. Il s'avoua, qu'en pareille occasion, un père ne pouvait en user plus modérément, et revint fort tranquille chez lui.

Cependant, Maurice vint encore lui tourner la tête. Il prétendit que la lettre d'Hermann contenait une injonction expresse de renoncer à toutes intentions et espérances sur Rosalie.

— Pourquoi rester plus longtemps dans cette bicoque, lui dit-il? Fais tes paquets et partons.

Franz n'était pas de cet avis. Maurice n'en voulut pas démordre, et ajouta que l'amour le rendait fou. Là-dessus, ils se piquèrent, les gros mots s'en mêlèrent, et Maurice, tout en colère, se retira dans sa chambre.

— C'est une mauvaise tête, dit Franz à Laurent, présent à cette scène; mais il a bon cœur. Je suis fâché que nous ayons pris de l'humeur, quoique je sache bien que demain, réconciliés à la première vue, nous tomberons dans les bras l'un de l'autre. Je lui dois beaucoup, et encore plus à son père. Encore enfant, me trouvant sans pain et sans soutien, je fus accueilli par ce brave homme qui pourvut à tous mes besoins et me servit de père jusqu'à sa mort. Je vais vous raconter ma vie.

XXXVI.

Et notre héros fit le récit suivant au joueur de marionnettes:

„Mon extraction est absolument un mystère pour moi, puisque je ne connais ni mes parents,



INFUSOIRES DANS UN MORCEAU DE CRAIE.

ni mon nom de famille.

„Mes premiers souvenirs me reportent à Prague, dans la maison d'un homme que j'appelais mon père; mais quand je commençai à avoir l'âge de raison, plusieurs personnes témoignèrent, en ma présence, qu'elles soupçonnaient qu'il ne l'était pas. Il était lui-même étranger dans cette ville. On savait seulement qu'il avait été valet de chambre d'un certain comte, et que j'avais environ trois ans, quand il vint avec moi à Prague. Aussi, l'ancien valet de chambre persistait-il dans toutes ses actions et habitudes.

Il se levait tous les jours de très-bonne heure, faisait une toilette très-propre, restait des jours entiers dans une grave inaction, à peu près comme il avait pu faire autrefois, lorsqu'étant dans l'antichambre et sur son siège, il attendait, d'un air empesé, les ordres de son maître. Il observait en tout un cérémonial compassé qui ne variait jamais, et il prêtait un air de mystère aux choses les plus indifférentes, qu'il disait à l'oreille de ses connaissances, lesquelles étaient, au reste, en petit nombre.

„Il ne me permettait pas de jouer avec les enfants dont les parents ne tenaient pas un certain rang dans la société; et comme nous nous ne fréquentions pas les gens de qualité, je restais seul, isolé et dévoré d'ennui. J'enviais le sort des petits enfants des rues, que je voyais, par la fenêtre, gambader et se divertir.

„J'avais neuf ans quand M^{me} de Fannefeld, jeune veuve, vint loger dans la maison. Mon père se réjouit d'avoir pour voisine une dame de qualité, et moi, je remarquai avec plaisir qu'elle était accompagnée d'une petite fille

d'environ sept ans.

— Oh! papa, m'écriai-je, vous me permettrez bien de jouer avec cette petite demoiselle?

— C'est selon, répondit-il avec gravité. J'y consentirai, si c'est vraiment une demoiselle noble et qu'elle ne refuse pas ta société.

„Le lendemain, il rendit, d'un air solennel, une visite à la dame, qui le reçut bien.

„En revenant, il fit le plus grand éloge de la condescendance de sa voisine, et me donna l'agréable nouvelle que M^{me} de Fannefeld avait daigné consentir à ce que je m'entretinsse quelquefois avec sa demoiselle, qui était très-bien élevée.

„Je ne tardai pas à jouir de la société de Rose, et, dès le premier instant, nous ne fûmes plus qu'un cœur et qu'une âme.

„C'était un petit ange pour la douceur, et cependant sa mère ne lui témoignait aucune tendresse. Tout entière à la vanité et à la coquetterie, le temps qui lui restait après sa toilette, elle l'employait à courir les sociétés, et Rose était abandonnée à la garde d'une femme commune et grossière.

„Cependant, le père conçut, peu à peu, une haine marquée pour son enfant, qui l'empêchait de paraître aussi jeune qu'elle aurait bien voulu se dire. En effet, l'âge de cette fillette qui croissait à vue d'œil, accusait la mère d'avoir la trentaine.

„Aussi, M^{me} de Fannefeld qui ne pouvait plus la souffrir devant ses yeux, l'avait reléguée dans une chambre écartée, et sur le derrière de la maison, et elle passait souvent des semaines entières sans s'occuper de la pauvre Rose. Celle-ci s'échappait de temps en temps de sa prison, pendant que sa mère étalait ses grâces au spectacle ou dans les assemblées, et elle venait converser avec moi, et me contait ses peines.

„Un jour qu'elle avait été injustement et inhumainement battue, je n'y pus tenir, et j'osai donner à la mère les noms de tyran, et de marâtre. Cette femme, qui m'avait toujours témoigné de l'amitié, devint furieuse, se jeta sur moi et me mit à la porte. Elle se plaignit amèrement à mon père de mon insolence, et traita encore plus durement sa fille qui n'eut plus, dès ce moment, que du pain et de l'eau pour toute nourriture.

„Elle parut même décidée à faire périr lentement sa malheureuse fille.

„En effet, Rose dépérissait, personne ne s'intéressait à elle; et son petit ami, âgé de onze ans, ne pouvait pas faire grand' chose pour elle.

„Cependant, le vœu le plus ardent de mon cœur était de la retirer des mains d'un monstre qui la sacrifiait. Dans mon inexpérience, je formai pour cela plusieurs projets bien étranges, et nous finîmes par nous arrêter au plus insensé.

„Rose et moi nous nous enfûmes ensemble...

(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT. Logogriphe.

A M^{lle} J. D., qui va se marier à trente-cinq [ans.

Le guerrier le plus intrépide

Feraït contre mes coups des efforts impuissants;

J'aurais fait reculer Alcide

Si j'eusse existé de son temps.

Je vois que ce début, Jeanne, vous intimide:

Rassurez-vous, tranchez ma tête hardiment;

Alors de meurtrier que j'étais ci-devant,

Je deviendrai paisible et douce créature,

Et je vous servirai, s'il vous plaît, de monture.

Sous les lois de l'hymen vous allez vous ranger;

C'est bien fait: à votre âge il est temps d'y songer;

Le parti vous convient, que rien ne vous retienne;

Mais il faudra pourtant, en cette occasion,

Que votre bouche avec grand soin s'abstienne

De prononcer le mot qui termine mon nom.

ANDRÉ.

Les mots de la Charade et de l'Enigme, publiés dans le N^o 41, sont, pour la première, BOISSON, pour la seconde, CAFE.